

## L'amitié de Georges Rodenbach et de Léon Cladel

### Revue belge – 1er janvier 1929

[...] A ce moment, par la fenêtre, un rai de soleil entra, caressa la barbe du Maître [[Léon Cladel](#)] et fit une auréole à sa figure de Christ parabolisant.

Celui des chiens qui couvrait ses pieds de son museau, leva la tête, et se mit à aboyer joyeusement :

— « Ah çà, Famine, murmura Cladel en lui secouant doucement l'oreille, qui applaudis-tu ? mes vers ou ce rayon d'or ? »

— Ni l'un ni l'autre, sembla répondre Famine, et son regard pétillant d'intelligence montrait dans le jardin la petite porte à claire-voie qu'un visiteur venait d'ouvrir.

— « M. Georges Rodenbach », dit Mme Cladel en allant à son devant.

Pendant tout le temps où, depuis, je fréquentais l'ermitage de Cladel, je puis dire que le doux et pâle poète de la Jeunesse blanche compta parmi les plus assidus des visiteurs dominicaux.

Je le vois encore menu et triste, recroquevillé, dans un coin de canapé, écoutant le Maître qu'il vénérât, ou tout autre, parlant rarement lui-même<sup>^</sup> car il méditait déjà sans doute son beau livre *Le Règne du Silence* qu'il devait publier un peu plus tard.

— « Si jamais un auteur fut physiquement l'homme de son œuvre, disait de lui Léon Cladel, c'est bien Georges Rodenbach. Quand il est assis près de moi, que je regarde ses cheveux d'un blond cendré, sa fine moustache d'une blondeur encore plus effacée, ses mains fines, mièvres, qu'on dirait sculptées dans du très vieil ivoire, son teint déjà fané, bien qu'il soit encore jeune, ses yeux, d'un bleu passé et trépassé, près duquel celui de la pervenche paraît violent, et dont l'éclat est encore amorti par de longs cils, oui, quand je le vois ainsi, accentuant la grisaille de sa personne par d'élégants complets de teintes plus décolorées encore, il me semble que je relis ses *Tristesses*, sa *Mer élégante*, et surtout sa *Jeunesse blanche*. Oui, ce poète de la brume, des choses vétustés, des horizons mornes, porte son œuvre sur lui, la concrétise et la synthétise mieux que ne le ferait le plus pénétrant des critiques. »

Et Cladel ajoutait : « Oh! je l'aime ainsi, mon Rodenbach, dont le talent dépasse de cent coudées un tas de freluquets, de poétaillons belges ou français, qui font devant ses premiers livres la petite bouche, grimace de jalousie sans doute. J'en raffole, moi, voyez-vous, de ces livres. Je sais par cœur des vers de sa *Jeunesse blanche*, et sans crainte de me tromper, je dis à ses détracteurs : Patience, clampins, qui n'avez rien dans le ventre, vous verrez bientôt ce qu'il garde, lui, dans le sien! Il est quelqu'un, lui, entendez-vous, musards, tandis que vous, psutt ! psutt ! » Et Cladel, avec son pouce, faisait le geste d'arracher ses incisives.

Que n'a-t-il vécu assez longtemps, le bon romancier, pour lire le *Règne du Silence* qui parut peu après sa mort, et dont il ne connaissait que quelques poèmes, encore inédits, lus dans son ermitage par Rodenbach ! Comme il eût été heureux d'avoir prédit juste, en admirant *Le Voyage dans les yeux*, *le Musée des béguines*, *Le Carillonneur*, *Les vies*

encloses, le Miroir du ciel natal et surtout ce livre incomparable qui a pour titre Bruges-la Mortel

Silencieux et dolent, il a vécu sa vie de poète, hélas, bien courte, et il est mort à 43 ans, sans connaître ce qu'on appelle le succès et presque dédaigné par la critique, qui attendit sa disparition pour lui rendre un peu de justice. Oui, il fallut encore plusieurs années pour qu'elle reconnût, avec Cladel, que nul, mieux que lui, n'avait rendu l'impression des choses natales qui avaient modelé son être : horizons brumeux, mornes canaux, cloches discrètes de béguinages, paysages muets et dolents, cités assoupies, qu'enveloppe une atmosphère de tristesse lénitive, et, pour lesquelles, la vie présente semble n'être que le reflet d'un passé lointain... »

J'ai gardé de Rodenbach, de nos visites faites ensemble à Cladel, un souvenir attendrissant qui rend ma plume légère, et fait battre mon coeur, en l'évoquant.

[...]

PAUL VIGNE D'OCTON.